III

LE PUBLIC ET LA VIE LITTÉRAIRE A ROME AU TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE

PAR Mlle A. GUILLEMIN
Docteur ès lettres
Professeur à l'Université libre de jeunes filles de Neuilly

(*Suite* [1])

Cicéron en divers passages s'applique à caractériser le public romain cultivé : « *quorum nemo erat qui uideretur* exquisitius *quam* uulgus *hominum studuisse litteris*[2]; *erant in eo plurimae litterae, nec eae* uulgares, *sed* reconditae[3]; *ita* reconditas exquisitas*que sententias... uestiebat oratio*[4]; *multis litteris et eis quidem* reconditis *et* exquisitis... *est consecutus*[5]...; *qui orator... dicendi* exquisitius *afferebat genus*[6]; exquisita *doctrina*[7]; *multae erant et* reconditae *litterae*[8]. »

Que faut-il entendre par ces termes : *reconditus, exquisitus, interior*, et par leur contraire, *uulgaris*? Le *De oratore*[9] range les mathématiques parmi les *reconditae artes*; le *De natura deorum*[10] met l'archéologie au rang des *interiores et reconditae litterae*; le *Brutus*[11] oppose le *reconditum poema*, réservé à l'admiration de quelques-uns (*paucorum approbationem*) — lisons aux cercles littéraires imitateurs de la poésie alexandrine — à l'*oratio popularis*. Comme Antoine, dans son plaidoyer pour la culture superficielle, s'attaque à la science précise des lois[12], à celle du droit civil[13], à celle de l'histoire[14], et veut qu'elles soient réservées à des techniciens : *artificem cuiusdam generis et artis*[15], il est clair que ces connaissances spéciales dépassaient le niveau habituel de la culture et n'étaient recherchées que par des hommes ayant pour

1. Cf. ci-dessus, p. 52-71.
2. *Brut.* 322.
3. *Id.* 265.
4. *Brut.* 274.
5. *Id.* 252.
6. *Id.* 283.
7. Cic. *De fin.* 1, 1.
8. Cic. *Fam.* 15, 21, 5.
9. 1, 10.
10. 3, 42.
11. 191.
12. *De or.* 1, 237.
13. *Id.* 1, 248.
14. *Id.* 1, 256.
15. *Id.* 1, 248.

l'étude un goût déterminé et rare. D'autre part, Cicéron désigne dans une lettre à Volumnius[1] un degré particulier de bon goût par l'expression *interiores litterae : opus est huc limatulo et polito tuo iudicio et illis interioribus litteris quibus saepe uerecundiorem me in loquendo facis*. La phrase montre clairement que le correspondant est un atticiste.

Est donc *reconditus*, *interior*, etc..., dans l'ordre des études, tout ce qui dépasse le niveau commun, soit par l'étendue, soit par la profondeur, et Cicéron possède, en effet, deux adjectifs pour désigner celui en qui se rencontrent ces connaissances rares.

Le *litteratus* est le savant voué à l'érudition. « Votre noblesse, dit-il à Servius dans le *Pro Murena*[2], n'est pas connue du public (*populo... obscurior*); seuls les archéologues en sont informés; *hominibus* litteratis *et historicis est notior*. » Cette érudition n'est pas nécessairement d'ordre historique : « César, écrit Cicéron à Papirius Pétus[3], a le jugement très sûr et, comme aurait parlé votre frère Servius, que j'estime un érudit consommé (*litteratissimum*), il aurait dit sans peine : ce vers est de Plaute, ou n'est pas de Plaute, tant ses oreilles sont exercées à force de remarques et de lectures. » Le sens du mot est très bien indiqué par Cornélius Népos, cité par Suétone[4] : le *litteratus* possède le don de traiter un sujet en connaissance de cause, *scienter*.

Le mot *doctus* s'applique au contraire à l'homme de goût, à la condition qu'il soit formé et développé par l'étude. Il est souvent associé à *intellegens*, « celui qui s'y connaît[5] », et les deux termes réunis s'appliquent essentiellement au critique, *existimans*, *existimator*[6]. Cette série s'oppose à *multitudo : etiam necesse est qui ita dicat ut a multitudine probetur, eumdem a doctis probari*[7], mais elle s'oppose aussi au technicien qui n'est que technicien : « C'est l'*artifex* (ici le maître de rhétorique) qui saura les qualités que doit avoir l'orateur et les défauts qu'il doit éviter; mais ce sont les *docti* qui jugeront s'il est bon ou mauvais[8]. » La supériorité du *doctus* sur le *populus*, la *multitudo*, les *stulti*[9], les *imperiti*[10], c'est que, lorsqu'il juge, il sait les raisons de son jugement; comme Pascal, il « a sa montre »; mais cette montre n'est pas celle de

1. *Fam.* 7, 33, 2.
2. 16.
3. *Fam.* 9, 16, 4.
4. *Gramm.* 4.
5. *Brut.* 198.
6. *Id.* 93; 200.
7. *Id.* 184.
8. *Id.* 195.
9. *De or.* 1, 44.
10. Joint à *indocti*, Cic. *Part.* 92.

l'*artifex*, du maître de rhétorique, pour lequel il n'y a pas de salut hors du rudiment. Le *doctus* s'oppose donc à la fois au technicien, *artifex*, au grand public, *populus*, à l'homme moyen, *unus e togatorum... numero homo mediocris*[1]. Il est le critique littéraire, doué d'un bon goût qu'a formé une étude élargie en tout sens[2].

C'est principalement dans ce milieu de haute culture que s'est épanouie la vie littéraire. Il s'y est formé comme une petite république des lettres, subdivisée en provinces qui sont les cercles littéraires. Il semble bien que dans la Grèce ancienne les écrivains et les penseurs aient pris plaisir à se réunir pour discuter et échanger des vues. Les dialogues socratiques, genre abondant dont nous n'avons conservé qu'une partie[3], les symposion, qui ont été aussi fort nombreux[4], ne sont pas assurément sans attache avec la réalité: ils nous représentent un mode de relations sociales dont on ne peut mettre en doute l'existence. Ce mode dut changer de caractère pendant la période alexandrine, car une pièce comme « La chevelure de Bérénice », venue à nous de Callimaque par l'intermédiaire de Catulle, suppose que déjà la poésie était au service des échanges mondains. Cependant, il faut avouer que nous n'avons aucun renseignement précis sur les groupements d'hommes cultivés à Athènes et à Alexandrie.

Leur histoire à Rome est au contraire très connue, si connue qu'il suffira ici d'en rappeler les traits principaux. L'éducation de la littérature romaine s'est faite dans le fameux cercle de Scipion Émilien, le premier asile de l'hellénisme, le foyer accueillant par excellence pour toute vie intellectuelle et artistique. L'Émilien une fois disparu, la société qu'il présidait resta groupée autour de son ami, Lélius le Sage. Puis un autre cercle, tout pénétré des éléments du précédent, prit sa place : celui de Lutatius Catulus, dont R. Büttner a donné une excellente histoire[5]. Cicéron a emprunté à ce milieu plusieurs des personnages qu'il met en scène

1. *De or.* 1, 111.

2. Le passage *De or.* 1, 111, met en excellente lumière la plupart des nuances indiquées précédemment; selon certains critiques (N. J. Herescu, *Poetae docti*, *Riv. clasic.*, 1930, p. 13-24), le sens de *doctus* indiqué ici existerait aussi dans l'expression *doctus poeta;* quand les élégiaques parlent de leur *docta puella*, ils indiquent vraisemblablement l'aptitude qu'a la jeune femme à goûter leurs vers.

3. Cf. R. Hirzel, *Der Dialog*, Leipzig, 1895, vol. I, p. 101 et suiv.

4. Cf. J. Martin, *Symposion*, Paderborn, 1931, p. 5 et suiv.

5. *Porcius Licinus und der litterarische Kreis des Q. Lutatius Catulus*, Leipzig, 1893.

dans ses dialogues, Crassus, Catulus, etc... Pendant sa jeunesse, il les a connus personnellement, alors qu'ils étaient sur leur déclin, et son cercle à lui a recueilli tout naturellement l'héritage du leur. A l'ombre de ces grands arbres croissaient quelques arbrisseaux : Memmius, un épicurien adonné à la poésie, le dédicataire du *De natura rerum*, groupait autour de lui des lettrés parmi lesquels figurait Lucrèce; il en était de même de Métellus Pius, qui aimait tant à écouter les poètes[1]; des Lucullus, les hôtes d'Archias, de tous ces grands esprits dont Cicéron, dans le *Pro Archia*[2], fait défiler l'imposante théorie.

En face de ces cercles, dont les membres s'adonnaient à la fois à la prose et aux vers, celui de Catulle inclinait vers la poésie, bien qu'il fût fréquenté par Calvus, poète et orateur à la fois, et par l'orateur Hortensius.

Nous ne pouvons passer sous silence, à raison de ses rapports avec les précédents, un groupement d'un tout autre genre, sur lequel la lumière, en dépit d'un récent article de E. G. Sihler[3], est encore loin d'être faite. C'est le fameux *Collegium poetarum*, qui eut son siège tout d'abord dans le très ancien temple de Minerve situé sur l'Aventin. O. Ribbeck[4] en a attribué la fondation à Célius Antipater. Il réunit anciennement les scribes et les poètes, et c'est cette sorte de confrérie que viseraient certains vers de Plaute[5]. E. G. Sihler suppose que ces poètes, peu fortunés, travaillaient pour le public et confectionnaient des inscriptions funéraires[6]. Si ce détail est vrai, une telle humilité, nous le verrons, ne leur a pas interdit cependant de brillantes fréquentations.

Bien que ces cercles aient été avant tout des cercles de lettrés, les affinités politiques semblent avoir présidé à leur recrutement. Ceux de Scipion et de Catulus ont réuni les partisans de l'aristocratie; celui de Cicéron a reflété les oscillations de son chef; celui de Catulle a rassemblé les ennemis de César et s'est livré contre lui à une véritable guerre d'épigrammes. Les motifs politiques et les tendances littéraires s'enchevêtrent dans l'histoire de ces groupements au point de créer une atmosphère de mystère aux

1. Cic. *Pro Arch.* 26.
2. *Id.* 6.
3. *The collegium poetarum at Rome*, *Am. Journ. phil.* 26, 1904, p. 1 et suiv.
4. *Histoire de la poésie latine*, etc..., p. 21.
5. Par exemple *Asin.* 748 et *Pseud.* 401; cf. Sihler, *The collegium*, etc..., p. 5.
6. *Id.* p. 6.

alentours de certains événements, comme la fermeture des écoles de rhétorique latine par Crassus.

Au cercle aristocratique de Catulus s'était naturellement rattaché l'aristocrate Sylla. Marius, qui y voyait deux ennemis, le futur dictateur et son ancien collègue Catulus, associé à sa victoire de Verceil, ne pouvait lui être sympathique. S'il ne fréquentait aucun cercle littéraire — ses goûts en sont garants — il avait autour de lui quelques lettrés, peut-être l'auteur de la Rhétorique à Hérennius, puis C. Plotius Gallus, le plus en vue de ceux qu'on a appelés les « rhéteurs latins », dont il semble avoir attendu quelque ouvrage en son honneur. On devine les inimitiés qui s'agitaient dans ce milieu. F. Marx, l'un de ceux qui ont vu le plus clair dans ces événements, croit que Plotius aurait imposé à ses élèves des déclamations tendant à développer les opinions démocratiques[1].

Tel est l'aspect politique de la mésintelligence. Mais elle eut aussi un aspect littéraire. L'édit de fermeture de Crassus, dont le texte a été conservé par Suétone[2] et par Aulu-Gelle[3], est vague et obscur. Cicéron nous renseigne beaucoup mieux dans un passage trop long pour être reproduit, dont voici le résumé[4]. Il fait dire à Crassus : « Il existe une infinité de connaissances qu'il faut acquérir pour devenir un orateur; les Grecs ne possédaient pas ces connaissances et ne formaient que de mauvais élèves. Les Latins ont établi des écoles en face des leurs, ce qui a encore empiré la situation, car l'effet de leur enseignement a été d'émousser les dons naturels et de développer l'effronterie. Les premiers avaient au moins une culture et une tradition, les seconds n'en avaient pas. »

En soulevant le voile, l'orateur nous découvre, au centre de la querelle, cet hellénisme qui, nous l'avons vu et nous le verrons encore, n'a cessé d'être un brandon de discorde dans la vie littéraire romaine. En quoi consistait exactement le crime des rhéteurs latins, il est difficile de le savoir; peut-être, comme le croit F. Blass[5], avaient-ils substitué à la déclamation en langue grecque la déclamation en langue latine. On ne saurait à coup sûr douter

1. *Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV*, éd. F. Marx, Leipzig, 1894, p. 149; cf., sur la question, p. 141 et suiv.
2. *Gramm.* 24, 2.
3. 15, 11, 2.
4. *De or.* 3, 93 et suiv.; même mépris pour les rhéteurs latins, *De leg.* 1, 7.
5. *Die griechische Beredsamkeit*, Berlin, 1865, p. 117 et suiv.

qu'une doctrine grecque ait été l'enjeu de cette passe d'armes entre le cercle aristocratique et hellénisé de Catulus et l'entourage démocratique et antihellénique de Marius[1].

A côté de l'unanimité politique, les cercles littéraires offraient sur d'autres points une grande diversité. Leurs affiliés appartenaient aux niveaux sociaux les plus différents. Les grandes familles romaines y sont représentées, mais on y rencontre aussi des hommes sans naissance ou de petite naissance; des provinciaux : Ennius, Pacuvius, Accius, Lucilius; un ancien esclave, Térence. Ennius fréquentait librement chez Scipion et fut après sa mort reçu dans son tombeau de famille. Térence vivait avec l'Émilien et Lélius dans une telle intimité qu'il courut à ce sujet de méchants bruits rapportés par Donat[2]. En dépit du renom fâcheux attaché à son métier[3], le crieur public Granius devint, pour ses réparties spirituelles, l'ami de l'optimate Crassus[4]. L'acteur Roscius était un familier de Cicéron. Les membres des plus illustres *gentes* ne dédaignaient même pas d'aller visiter les littérateurs chez eux et les trouvaient si bien convaincus de l'égalité de la noblesse de naissance et de la noblesse intellectuelle qu'Accius ne se levait pas de son siège lors des visites de Julius César Strabo au collège des poètes; *ibi uoluminum, non imaginum certamina exercebantur*, dit Valère-Maxime[5], en racontant le trait.

Les Grecs représentaient dans ces milieux un élément important. Nous avons vu leurs talents et leur culture forcer l'accueil des Scipion, des Crassus, des Cicéron et même des Antoine[6]; seuls, ou presque seuls, à la tête du gros public, résistaient Marius et les centurions. La première époque de la littérature romaine est particulièrement riche en noms helléniques : les Critalaos, les Diogène, les Carnéade, les Panétios, les Polybe, ont grandement contribué à l'éclat du cercle de Scipion. Après eux, la Grèce fut moins brillamment représentée, mais elle le fut encore : Catulus achète et affranchit sous son nom l'esclave grammairien

1. Cette querelle, la querelle politique, j'entends, se termina en 87 par la mort de Catulus, acculé au suicide par son ancien collègue de consulat; cf. Cic. *De or.* 3, 9; *Tusc.* 5, 56; Vell. Pat. 2, 22.
2. Cf. R. Büttner, *Porcius Licinus*, etc..., p. 10 et suiv.
3. Cic. *Pro Quint.* 95.
4. *De or.* 2, 244.
5. 3, 7, 11.
6. *De or.* 2, 153.

Lutatius Daphnis[1]; Archias est un habitué de la demeure des Lucullus; le philosophe Diodote meurt chez Cicéron après lui avoir enseigné la dialectique, les mathématiques et la musique[2].

*
* *

C'est dans les cercles littéraires que s'est épanouie la fleur de la littérature romaine. Nous ne connaissons pas d'œuvre d'art qui n'ait vu le jour dans ces milieux privilégiés, où l'esprit s'éveillait au contact d'autres esprits, où les projets de travaux, accueillis dès leur naissance, étaient fêtés et encouragés. Nous avons dit que chaque cercle s'honorait de la présence d'un ou de plusieurs écrivains; à vrai dire dans ce milieu il n'existait pas de véritables profanes; qui ne pouvait faire mieux, se contentait d'être un amateur éclairé. Le culte des travaux intellectuels, tournant parfois à la manie, est, dans ce public, un trait aussi original que persistant; Horace l'encourage, Perse le dénigre, Pline le Jeune l'admire, et au second siècle de l'ère chrétienne il n'a pas disparu. Autant de cercles, autant d'académies, veillant à la pureté de la langue et stimulant la production littéraire. Nous ne pouvons donc pas nous dispenser de reconnaître non pas les œuvres mêmes qui vinrent ainsi à la lumière, mais l'influence qu'eut sur elles la vie littéraire telle que la comprenaient les Romains.

Les tendances puristes de ces cercles, étudiées très soigneusement par M. J. F. d'Alton[3], éveillent par instant le souvenir de la Chambre bleue : *nouissimus* pour *extremus* est un néologisme à éviter, disent Aelius Stilo et Varron[4]; Scipion préfère *pertisum* à *pertaesum*[5]; Calvus veille sur sa langue avec un soin jaloux : *metuens... ne uitiosum (sanguinem) colligeret*[6], etc... Pour nous en tenir aux grandes lignes du mouvement, la *latinitas*, transposition du τὸ ἑλληνίζειν grec, est l'objet d'un culte religieux dont le retentissement sur la langue a été notable. Le livre IX de Lucilius et d'autres passages du satirique l'attestent et Cicéron rend hom-

1. Suet. *Gramm.* 3, 3; cf. Pl. *N. H.* 7, 128.
2. Cic. *Tusc.* 5, 113; *Att.* 2, 20, 6, etc...
3. *Roman literary theory and criticism*, Londres, 1931, p. 79 et 243.
4. Gell. 10, 21.
5. Voir p. 66.
6. *Brut.* 283.

mage à la pureté et à l'élégance du parler de ces Romains des anciens âges, hommes et femmes[1].

Malheureusement on ne s'en tint pas là et, toujours comme à la Chambre bleue, la recherche de la distinction tourna en préciosité : on crut faire d'autant mieux qu'on s'éloignait davantage du parler de tous les jours. Sisenna, voulant éviter la platitude du mot propre, crée des composés si inattendus que ses adversaires les raillent en plein tribunal[2]. Un personnage cité par Lucilius s'applique à la recherche de la *concinnitas* : ses phrases ressemblent à des mosaïques faites d'éléments mobiles et interchangeables :

> *quam lepide* λέξεις *compostae! ut tesserulae omnes*
> *arte pauimento atque emblemate uermiculato*[3].

Il se peut que des raffinements de ce genre aient été la cause de la colère de Cicéron, lorsqu'il se fâche contre l'hyperurbanisme d'un de ses voisins de campagne : *si solus non potuero, cum rusticis potius quam cum his perurbanis*[4].

A la pédanterie latine s'ajouta — ou, si on le préfère, s'opposa — la pédanterie grecque. Certains n'auraient su écrire qu'en grec. Mais dans leur passion il y eut des degrés. L'historien Lucullus, bien qu'il ne partageât pas les préjugés de la foule, agrémentait volontairement son style de barbarismes et de solécismes destinés à attester sa nationalité[5]. Chez A. Albinus, au contraire, collègue dans le consulat de l'aïeul du Lucullus auquel furent dédiées les Académiques, les barbarismes et solécismes avaient pour cause l'ignorance et non le patriotisme; aussi s'en excuse-t-il par avance dans sa préface et s'attire-t-il ainsi les railleries méritées de Caton[6]. Memmius, le protecteur de Lucrèce, poète lui aussi, écrivait en grec[7]. Lucilius montre Scévola tournant en ridicule un autre grécomane : sachant la passion d'Albucius pour la langue grecque, il imagine de le saluer d'un « χαῖρε, Tite », qui attire sa colère[8].

La prononciation fut l'objet des même soins et donna lieu aux mêmes subtilités. La prononciation du latin était traînante et

1. *Brut.* 211.
2. *Id.* 260.
3. Lucil. ap. Cic. *De or.* 3, 171.
4. *Att.* 2, 15, 3.
5. *Id.* 1, 19, 10.
6. Gell. 11, 8; Macr. Praef. 13 et suiv.
7. *Brut.* 247.
8. Lucil. ap. Cic. *De Fin.* 1, 9.

épaisse, celle du grec légère[1] et relevée par des aspirées; lourdeur des voyelles et aspiration furent l'objet d'affectations rivales. Tandis que la prononciation de Catulus était pleine d'agrément, *suauitas uocis et lenis appellatio litterarum*[2], Cotta développait démesurément ses voyelles, *ualde dilatandis*, afin de rester fidèle aux traditions du rustique Latium, *subagreste... subrusticum*[3]; « il conservait une prononciation paysanne pour imiter les anciens[4] »; « plusieurs escomptent de paraître antiques (*priscum*), s'ils paraissent paysans (*rusticanum*)[5] »; « Cotta supprimait l'*i* et donnait à l'*e* un volume considérable, ce qui le faisait ressembler aux moissonneurs plutôt qu'aux orateurs de jadis[6] ».

La réponse de l'hellénisme consista à multiplier l'aspiration. Tous les historiens de la langue ont signalé l'invasion brusque qui s'est produite avant l'âge cicéronien de la lettre *h* dans une foule de mots qui n'y avaient aucun droit, comme *pulcher*, *sepulchrum*, *lachruma*, etc...[7]. De cette mode, les Gracques profitèrent pour ennoblir leur nom d'oiseau. Catulle l'a vue sans doute sévir à ses côtés, et il la raille, personnifiée dans cet Arrius qui transforme la mer Ionienne en « Hionienne[8] ».

Il y a bien de la puérilité et de la convention dans ces querelles; mais on ne saurait contester qu'elles soient la marque d'une exubérance, d'une fécondité, d'un entrain, attestant la jeunesse d'une littérature. Tous ces lettrés rivalisaient pour élever la gloire de la pensée romaine à la hauteur de la pensée hellénique. A une époque où le mode de publication des livres facilitait si peu les études, ils avaient organisé, dans le cadre même du cercle littéraire, tous les services nécessités par les besoins intellectuels. Presque tous trouvaient leur éditeur parmi leurs amis et chacun multipliait ses bons offices au profit de tous.

Les lettres de Cicéron et celles de ses correspondants conservées avec les siennes témoignent d'une aide mutuelle continue dans l'ordre du travail littéraire : recherches de renseignements,

1. Cf R. Büttner, *Porcius Licinus*, etc..., p. 164.
2. Cf. Cic. *De off.* 1, 133 et suiv.
3. *Brut.* 259.
4. *Id.* 137.
5. *De or.* 3, 42.
6. *Id.* 3, 46.
7. Cf. M. Niedermann, *Phonétique historique du latin*, Paris, 1931, p. 111.
8. Cat. 84, 10-12.

de documents, d'écrits de tout genre[1]. Il s'y ajoutait des prévenances et des attentions de politesse : dédicaces d'ouvrages[2], citations d'écrits destinées à faire honneur à leurs auteurs, rôles donnés à des amis dans les œuvres qui appelaient la mise en scène de certains personnages[3], etc... On s'entraînait, on s'encourageait à étudier, à publier; l'orateur formait ses amis en académies pour assister à ses exercices de déclamation[4]. Mais surtout on échangeait des corrections. La manie des révisions n'était pas encore parvenue à l'excès qu'elle atteindra sous l'empire, mais déjà Cicéron corrige laborieusement Cécina[5] et redoute lui-même le crayon rouge d'Atticus : *cerulas enim tuas miniatulas illas extimescebam*[6].

Quant aux œuvres qui sortirent de ces milieux, elles ne nous intéressent en ce moment que dans la mesure où elles en sont le reflet. Il n'est pas indifférent, par exemple, de trouver parmi les œuvres des orateurs énumérés dans le *Brutus* une foule de travaux historiques[7], passe-temps à cette époque éminemment aristocratique, surtout lorsqu'il prenait la forme de l'autobiographie, que H. Peter[8] appelle « l'instrument par excellence de l'orgueil patricien ». La plupart de ces travaux, sans excepter les écrits de César, étaient, sous le nom de *commentarii*, « mémoires » ou « notes », adressés à des amis, afin de leur offrir la matière d'un travail en vers ou en prose sur l'auteur. Tacite[9] a conservé le nom des deux plus anciens auteurs de *commentarii*, P. Rutilius Rufus et ce M. Aemilius Scaurus, qui dédia ses mémoires à L. Tufidius[10]; il ajoute : *celeberrimus quisque ingenio ad prodendam uirtutis memoriam... bonae... conscientiae pretio ducebatur*. En effet, après ces deux auteurs les autobiographies se multiplient : Sylla laisse ses souvenirs inachevés, mais ils sont continués par son affranchi, Cornélius Épicadus[11]; Lutatius Catulus, avec l'aide de son

1. Cic. *Att.* 4, 14, 2; 13, 32, 2, etc...
2. Cic. *Fam.* 7, 19; 9, 8; 9, 12, etc.
3. Cic. *Att.* 13, 19, 3; cf. A. Guillemin, *Pline le Jeune et la vie littéraire de son temps*, Paris, 1929, p. 26 et suiv.
4. Cic. *Fam.* 7, 33.
5. *Id.* 6, 5, 1 et suiv.
6. Cic. *Att.* 16, 11, 1.
7. *Brut.* 77, etc...
8. *Wahrheit und Kunst*, Leipzig, 1911, p. 299.
9. *Agr.* 1.
10. Pl. *N. H.* 33, 21.
11. Suet. *Gramm.* 12.

affranchi Lutatius Daphnis, écrit des mémoires que Cicéron estime d'un style aussi agréable que celui de Xénophon[1]; il les dédie à son ami A. Furius d'Antium[2], avec l'intention qu'ils trouvent place dans son poème épique sur l'histoire de Rome[3]. L'offre faite par Cicéron de ses *commentarii* à Luccéius[4] et à plusieurs autres n'avait donc rien d'insolite. R. Reitzenstein[5] a montré qu'elle était le prélude normal d'une monographie, genre particulier d'histoire dont il étudie les lois, et que Salluste porta à sa perfection. La connaissance des habitudes antiques nous déconseille les jugements sévères dont ce document a été l'objet.

Le dialogue à la manière socratique a été très cultivé dans la société romaine : nous connaissons parmi ses auteurs Curion, Cicéron, Varron, etc...[6]. Il offrait une excellente occasion d'être agréable à ses amis en leur prêtant un rôle, des opinions ou des doctrines[7]. Cicéron, qui s'était cependant imposé de ne mettre en scène que des morts, dut céder aux instances de Varron et faire de lui l'un des interlocuteurs des Académiques[8]. Cet exemple nous permet de juger des vanités qui s'agitaient à l'entour de ces ouvrages et du danger qu'il y avait à les satisfaire. Car un écrit de circonstance, louvoyant entre des susceptibilités à ménager, ne pouvait être le κτῆμα ἐς ἀεί dont parle Thucydide. Le sens artistique de Cicéron le perçut assurément autant que sa prudence.

La lettre, qui devint la floraison naturelle du cercle littéraire, n'avait pas encore reçu alors ses règles et la forme conventionnelle qu'elle adoptera plus tard, mais le genre isagogique était très développé. On appelle ainsi les traités qui se donnent pour l'enseignement d'un personnage expérimenté à quelque auditeur attendant de lui lumière et encouragement : à cette série appartiennent la Rhétorique à Hérennius, les Topiques de Cicéron, la lettre sur la Pétition du consulat de son frère Quintus, etc... La tradition de ces ouvrages a engagé Cicéron à faire figurer dans ses dialogues des jeunes gens silencieux ou demi-silencieux, recueillant les paroles de leurs aînés.

1. *Brut.* 133.
2. *Id.* 132.
3. Gell. 18, 11, 4.
4. *Fam.* 5, 12.
5. *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig, 1906, p. 84 et suiv.
6. Cf. R. Hirzel, *Der Dialog*, Leipzig, 1895, I, p. 455 et suiv.
7. *Brut.* 218, etc...
8. Cic. *Att.* 13, 21, 4; 13, 25, etc...

*
* *

La poésie n'était pas moins cultivée que la prose dans les cercles littéraires, et nous touchons là au point par lequel leur influence s'est exercée sur la littérature romaine de la manière la plus considérable. Il ne s'agit pas de la médiocre production dramatique dont on trouvera le détail dans l'étude de O. Ribbeck[1] sur la tragédie romaine, des tragédies de C. Julius César Strabo, données sous le pseudonyme de Julius, des tragédies et des drames satyriques de Quintus Cicéron. Ces écrits doivent au cercle littéraire l'honneur presque regrettable de n'avoir pas été oubliés, mais non pas leur existence. Les écrits de Catulle et de ses amis, au contraire, n'auraient pu voir le jour sans un cercle qui leur servît de support.

Ces petites pièces ont des noms modestes : *nugae*[2], *ineptiae*[3], *uersiculi*[4], et leurs auteurs s'intitulent *noui poetae*, νεώτεροι. Elles prennent pour sujet la vie même du cercle et en forment comme le journal : départs, retours, brouilles, réconciliations, taquineries, reproches, compliments, dédicaces, envois, morts, mariages, invitations à dîner, acceptations ou refus, etc..., donnent lieu à de courts billets, inconsistants, mais le plus souvent d'une grâce charmante. A ces menus événements, joignons les confidences du cœur et de ses passions, qui sont actives parmi ces jeunes gens riches et souvent inoccupés, et nous aurons le recueil de Catulle, mélange de plaisanteries et de cris de douleur. Le genre élégiaque est fondé, encore varié, souple, sincère, reflétant directement la vie. C'est assurément dans le cercle de Catulle que nous en prenons la notion la plus exacte et qu'il a le plus grandeur, en dépit de l'insignifiance fréquente de la matière, par la vérité de l'accent et la perfection de la forme. D'une façon plus ou moins médiocre cependant, les autres cercles cultivaient ce genre d'écrits et, parmi les auteurs de *uersiculi*, plusieurs écrivains énumèrent Cicéron, Varron, Asinius Pollion, Sylla, Lucullus, etc...[5].

1. *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik*, Leipzig, 1875.
2. Cat. 1, 4.
3. *Id.* 14, 24.
4. *Id.* 16, 30; 50, 4.
5. Ov. *Tr.* 2, 423 et suiv.; Pl. *Ep.* 5, 3, 5.

Bien qu'on n'ait pu déterminer complètement ses modèles[1], Catulle doit beaucoup assurément à la poésie alexandrine. Non qu'aucun écrivain avant lui n'en ait subi l'influence; Aulu-Gelle[2] nous a conservé de charmantes épigrammes, émanées du cercle de Lutatius Catulus et tout à fait dans la note de la cour des Ptolémées. Mais Catulle semble bien avoir été le premier à tourner le dos à la poésie nationale représentée par Ennius et chère aux patriotes romains : d'où un nouvel aspect de la querelle de l'hellénisme. Cicéron finit par déclarer ouvertement la guerre aux *cantores Euphorionis*[3] et Catulle s'adresse sans aucun respect au grand consul, quoi qu'en aient pensé les optimistes de la critique[4], par l'appellation ironique et railleuse :

disertissime Romuli nepotum
quot sunt quotque fuere,

« ô toi, le plus éloquent des fils de Romulus présents et futurs[5] ! »

Comme lors de la querelle des rhéteurs latins, les discordes personnelles ou politiques s'ajoutèrent aux dissentiments littéraires : Calvus, l'ami intime de Catulle, n'avait pas eu à se louer de l'orateur. Au point de vue littéraire, le seul dont nous ayons à nous occuper, il s'agissait d'être pour Ennius ou pour Callimaque, pour une littérature de plein air ou pour une littérature ésotérique, pour la grande éloquence, si proche parfois de l'asianisme, ou pour l'alexandrinisme, par bien des côtés voisin de l'atticisme.

L'esthétique de Callimaque s'étalait au grand jour dans le cercle de Catulle : dédain du grand public, culte de l'œuvre courte, recherche de l'exquis, du *poema reconditum* sorti des mains du *doctus poeta*. Cicéron perdit la partie, et il la perdit pour un siècle : mélange cette fois encore de motifs politiques et de motifs littéraires; tout l'âge d'Auguste, Virgile le premier, lui refusa la justice à laquelle il avait droit[6].

Ce mouvement a une autre conséquence. Rien n'est plus carac-

1. Cf. Max Heinemann, *Epistulae amatoriae quomodo cohaereant cum elegis alexandrinis*, Strasbourg, 1910.
2. 19, 9, 1 et suiv.
3. *Tusc.* 3, 45.
4. T. Franck, *Cicero and the noui poetae*, Am. journ. phil. 40, 1919, p. 397 et suiv.
5. 49, 1-2.
6. Cf. F. Olivier, *Deux études sur Virgile*, Lausanne, 1930, p. 47.

téristique de cette nouvelle école que l'importance qu'y prend la notion de durée. Nous sommes loin des tragédies de Quintus Cicéron expédiées en quelques jours et des deux cents vers dictés par Lucilius en une heure, tandis qu'il se tient sur un seul pied[1]. On se déshonore à travailler rapidement. Si l'on veut voir son nom « traverser au vol toute la durée des siècles » il faut, comme Helvius Cinna, employer à composer quelques vers le temps de « neuf moissons et de neuf hivers[2] ». Mais à quoi employer ces neuf moissons? A des corrections. C'est à quoi sont consacrées les veilles laborieuses dont parle Cinna lui-même :

haec tibi Arateis multum uigilata lucernis
carmina, quis ignes nouimus aerios,
leuis in aridulo maluae descripta libello
Prusiaca uexi munera nauicula[3].

Cette tendance à la retouche indéfinie est devenue l'un des éléments essentiels de la mentalité du poète; elle restera celle de l'écrivain amateur. Les scrupules qui faillirent, à l'heure de sa mort, porter Virgile à détruire l'Énéide, les blâmes adressés par Horace à la rapidité de la composition de Lucilius, sont tout à fait dans la ligne de Catulle. Et, si l'on veut voir s'épanouir en plein la semence qu'il a jetée au jardin des νεώτεροι, il n'y a qu'à ouvrir les lettres de Pline : « Je commence par me relire, dit-il en substance; je lis ensuite à deux ou trois personnes; j'envoie l'écrit à d'autres qui l'annotent; si j'hésite sur les corrections qu'on me propose, je relis encore à une ou deux personnes; à la fin, je lis à tout un groupe et c'est alors surtout que je corrige[4]. » Le crayon rouge d'Atticus est devenu la *lima* du correcteur maniaque, la précaution a dégénéré en tic[5]!

*
* *

Que conclurons-nous de cette étude? Elle nous a montré qu'il est singulièrement injuste d'incriminer la grossièreté du public romain et de le rendre responsable des fautes de goût et des in-

1. Hor. *Sat.* 1, 4, 6 et suiv.
2. Cat. 95.
3. Cinna ap. Isid. *Orig.* 6, 12.
4. *Ep.* 7, 17, 7.
5. Cf. A. Guillemin, *Pline et la vie littéraire*, etc., p. 43 et suiv.

suffisances que nous croyons remarquer dans certains domaines littéraires. Rome a eu comme la Grèce un grand public ouvert, accueillant aux idées, sensible aux recherches artistiques, un public que Térence prenait pour juge entre lui et ses rivaux, dont Cicéron estimait la présence indispensable à l'inspiration de l'orateur. Qu'est-il devenu? A l'époque impériale, il réclame « du pain et des cirques ». On accuse la corruption du régime. Ne serait-il pas juste aussi de s'en prendre à la conception romaine de la littérature? A mesure que le cercle se fermait, que l'œuvre d'art se séparait des préoccupations de la foule, la grande production disparaissait. C'est quasi miracle que ce peuple ait pu s'enthousiasmer pour Virgile comme nous l'apprend Tacite; Horace, Tibulle, Properce n'écrivaient pas pour lui; Tite-Live n'avait aucun moyen de l'atteindre, alors qu'il n'existait plus de panégyries dans lesquelles un historien pût se révéler à la multitude. Bref, c'est l'inanition à laquelle elle était livrée qui a réduit cette multitude aux grossiers aliments qu'on lui reproche. Au premier siècle de l'ère chrétienne, le support de la littérature doit être cherché dans le cercle littéraire et non plus dans le grand public du théâtre et des assemblées qui n'existe plus. Il fallait donc se hâter de faire l'histoire du public romain pendant la courte période durant laquelle il a été peut-être le plus varié et le plus complet.

A. GUILLEMIN.

IV

LA « MAITRESSE » DE VIRGILE

PAR J. HUBAUX
Professeur à l'Université de Liége

Dans sa troisième Bucolique, Virgile met en scène deux bergers qui commencent par se quereller avant d'entamer un tournoi amébée. Au v. 17, Ménalcas riposte en ces termes à Damoctas, qui l'avait accusé d'un acte de mauvais gré :

> Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
> excipere insidiis, multum latrante Lycisca?